

OUI

D'après Thomas Bernhard



© Irina Lubtchansky

Une production de la Compagnie Voyages d'hiver
Direction artistique Cécile Pauthe

La compagnie Voyages d'hiver est conventionnée par le ministère de la Culture

GÉNÉRIQUE DU SPECTACLE

D'après	Thomas Bernhard
Traduction	Jean-Claude Hémerly
Adaptation et conception	Claude Duparfait et Célié Pauthe
Mise en scène	Célié Pauthe
Avec	Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani
Assistanat mise en scène	Antoine Girard
Lumière	Sébastien Michaud
Son	Aline Loustalot
Vidéo	François Weber
Costumes	Anaïs Romand
Accompagnement scénographique	Guillaume Delaveau
Construction décor	Dominique Lainé, David Chazelet et Antoine Peccard
Directrice technique	Céline Luc
Régisseur général	Jean-Michel Arbogast
Régie son et vidéo	Chloé Barbe
Régie lumière	Elias Farkli
Régie plateau	David Chazelet
Habilleuse	Odile Chosson

Et l'accompagnement de toute l'équipe permanente et intermittente du CDN Besançon Franche-Comté.

Coproduction : CDN Besançon Franche-Comté / TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants

Thomas Bernhard est représenté par L'ARCHE, agence théâtrale. www.arche-editeur.com
© Éditions Gallimard pour la traduction française

Remerciements : Anne-Françoise Benhamou, Anny Fabjan, Peter Fabjan, Denis Loubaton et Anne Segal

GÉNÉRIQUE DU FILM

Réalisation	Célie Pauthe
Avec Claude	Duparfait et Mina Kavani
Cheffe opératrice	Irina Lubtchansky
Assistante cheffe opératrice	Camille Clément
Montage image / étalonnage	François Weber
Chefs opérateurs du son	Jérémie Vernerey et Noé Michaud (Arche Production)
Assistante ingénieure du son	Chloé Truchon
Montage son	Aline Loustalot, avec l'aide de Benoît Gargonne
Maquilleuses	Faustina De Sousa et Natasha Garnier-Frossard
Costumière	Anaïs Romand
Retouches costumes	Pauline Kocher
Décoratrice accessoiriste	Florence Bruchon
Habilleuse	France Chevassut
Régisseurs techniques	Jérémy Kouzmine, David Chazelet, Mathieu Lontananza
Régisseurs logistiques	Christian Beaud, Armelle Lopez
Technicien logistique	Aurélien Deque

Remerciements à la mairie de Salins-les-Bains, aux Sapeurs-Pompiers de Salins-les-Bains et Arche production (Noé Michaud pour le prêt du matériel de tournage)

ENTRETIEN CROISÉ

CÉLIE PAUTHE - CLAUDE DUPARFAIT

ÉCRIRE, POUR BERNHARD, C'EST COMME RETIRER SON MANTEAU...

Vous vous connaissez depuis longtemps tous les deux, vous avez déjà collaboré, en 2011, pour porter à la scène Des Arbres à abattre du même Thomas Bernhard, puis en 2016, ce fut à l'occasion de la création de La Fonction Ravel, un récit autofictionnel signé par toi Claude. Indépendamment l'un de l'autre, vous êtes plusieurs fois revenus à Thomas Bernhard : pour toi, Célie, dès ta deuxième mise en scène, en 2006, ton choix s'était porté sur L'Ignorant et le fou, et de ton côté Claude, tu réalises en 2017 Le Froid augmente avec la clarté, plongée théâtrale autour des deux premiers volumes de l'autobiographie. Qu'est-ce qui provoque aujourd'hui vos retrouvailles autour de Bernhard ?

Claude : Je ne sais pas s'il s'agit de retrouvailles avec Thomas Bernhard, ou d'une continuation de ma relation avec lui. J'ai compris depuis longtemps que Bernhard ne me lâcherait plus, que j'étais comme lié à lui. J'achevais de jouer les Arbres, ou bien le spectacle autour de ses récits autobiographiques, il m'avait éreinté le corps et l'esprit durant des semaines, mais il était encore là à agiter une petite clochette dès le lendemain de la dernière représentation, pour me dire : « Regarde, écoute : tu es sur les genoux, mais je suis toujours là. ». Ma relation à Thomas Bernhard est construite sur ce paradoxe : l'éreintement, ou plutôt l'intranquillité comme source, ou comme moteur de vie. Je voudrais le rejeter que je n'y arriverais pas. Cette intranquillité questionne ma capacité d'observation, mon rapport au monde, ma mélancolie face à ce monde aussi - et surtout, comment je vis ou fais avec cette mélancolie. C'est sans doute pour cela que je ne veux pas ou ne peux pas me séparer de lui, il me rend terriblement vivant. Dans un entretien avec Brigitte Hofer, Bernhard dit qu'il travaille à un futur roman qui s'appellera Inquiétude... J'adore ce titre pour un opus imaginaire de Bernhard. Je rêve à ce récit, Bernhard est comme un frère d'inquiétude. C'est une mélancolie d'action... Lui qui avait tant de mal à respirer, il me donne du souffle, de l'oxygène...

Célie : En t'écoutant, je repense à notre première rencontre, il y a un peu plus de vingt ans, à Toulouse, auprès de Jacques Nichet... je me souviens que je venais de découvrir Bernhard, je dévorais tous ses livres, de manière compulsive, obsessionnelle. Et c'était tellement formidable de rencontrer un autre accro [rires], de ne pas rester seule avec cette littérature qui rend en effet aussi fou que vivant. Même si nous avons tous les deux suivi nos propres chemins dans son œuvre et dans nos vies, pour moi, Bernhard est indissociable de notre rencontre et de notre amitié. Et je dois t'avouer que tu es la personne, je dirai même l'être artistique, pour le citer, le plus bernhardien que je connaisse...

Claude : Ah oui ? C'est vrai que je n'aurais peut-être pas dû rapporter chez moi le fameux fauteuil à oreilles des Arbres à abattre... [rires]

Célie : C'est toi aujourd'hui, pour moi, qui provoque ces retrouvailles avec lui. Quand, il y a un peu plus d'un an, tu m'as tendu ce court récit, Oui, en me disant : « Et si on y retournait ? », je me souviens d'avoir pali et rougi en même temps. C'est de tous les romans de Bernhard celui qui m'a le plus poursuivie, hantée. La Persane – pour qui le livre est en quelque sorte un hommage posthume –, cette femme prisonnière d'une maison de béton dessinée contre elle qui deviendra sa tombe, fait partie, aussi puissamment qu'Antigone suicidée dans son tombeau de pierre, des personnages au précipité tragique dont on aurait tant aimé conjurer, déjouer, le destin. Alors rouvrir ce livre, aujourd'hui, avec toi, pénétrer pas à pas dans la forêt de mélèzes à la rencontre de ce narrateur pour qui, comme tous les grands misanthropes, toute relation humaine est aussi insupportable qu'absolument vitale... et pénétrer pas à pas dans cette troublante histoire d'amour qui le lia à la Persane (osons le mot, même s'il n'est jamais directement employé par Bernhard, c'est pourtant bien de cela qu'il s'agit), provoque en moi une joie singulière. Joie d'une promesse de radicalité qui réside dans la pensée et qui va aux extrêmes ; et joie d'y aller avec toi, de poursuivre notre amitié en bernhardie, d'y puiser de nouvelles forces et de nouveaux enseignements, car comme l'écrivait Ingeborg Bachmann, « dans les livres de Thomas Bernhard, tout est précis, de la pire des précisions, mais la chose si précisément décrite ici, nous ne la connaissons pas encore : nous-mêmes. ».

Comment est né ce projet d'adapter ce roman peu connu ?

Claude : C'est peut-être parti de là : « Quand deux êtres qui ne se sont encore vus qu'une seule fois font une promenade ensemble, ils commencent par rester longtemps silencieux, surtout s'il s'agit d'un homme et d'une femme. On ne peut absolument pas savoir qui commencera le premier. » Dans la forêt des phrases lapidaires bernhardiennes, celle-ci a eu sur moi l'effet d'une déflagration, d'une bombe. C'est fou ce qu'écrit Thomas Bernhard, là. De se dire que lui, l'écrivain redoutable que tue toute proximité, écrit soudain une phrase aussi incroyablement chaude, aussi incroyablement romantique, je trouve. Et que tout cela commence dans une forêt, par un long silence... Sans doute est-ce pour moi à cet instant que tout a débuté, et que j'ai immédiatement pensé à toi, Célie...

Célie : Ah, oui ? [rires] Oui, tu as raison. C'est cela, toujours, qu'on vient au fond chercher chez Bernhard. En tous cas, c'est toujours autour de ces points chauds, comme tu dis, qu'on s'y est retrouvé. J'aime aussi beaucoup quand Bachmann n'hésite pas à dire que pour elle les livres de Bernhard sont pleins de « pathos », au sens fort, au sens grec, de souffrance, passion, affect. C'est parce qu'ils viennent du fond des ténèbres que les élans du cœur sont chez lui aussi désespérément intenses. Je ne connais pas d'autres écrivains qui soient allés si loin dans la définition de ce que peut être un être vital... un être sans qui on ne saurait survivre... ou un être sans qui on n'aurait pas survécu, comme c'est le cas ici.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la singularité de ce récit dans son œuvre, tant dans sa narrativité que dans sa forme ?

Claude : Si tous les récits de Bernhard sont emprunts d'une franche brutalité, Oui me paraît encore plus cash que les autres. Jusque dans sa brièveté. À travers une intrigue quasi policière, Bernhard entreprend le récit d'une relation éclair, qui, à la vitesse de la lumière va traverser

un prisme incroyable, de sa naissance jusqu'à son anéantissement. Cette récurrence de la relation idéale, vitale, qui opère comme un sauvetage, irrigue toute l'œuvre romanesque de Bernhard. À la fois une relation qui sauve, mais qui est vouée à l'échec à plus ou moins long terme, systématiquement et implacablement. Une relation dont on n'est pas ou dont on ne peut pas être à la hauteur, une relation qui finit par lasser, qui s'épuise. On pille l'autre jusqu'à la moelle, et puis on le laisse mourir, on l'abandonne. Parfois, ces relations sont comme des fantômes shakespeariens : ils ne nous laissent pas en paix... C'est à ce moment que s'emballe la littérature. Écrire, pour Bernhard, c'est comme retirer son manteau... Quand Krista Fleischamm lui demande au sujet des Arbres s'il n'a pas malgré tout, lui aussi un manteau d'hypocrisie et d'ignominie, Bernhard lui répond que tout être humain a besoin de manteaux, parce que sinon il se gèle en hiver, et que le monde est une sorte d'hiver. La Persane, elle, ne semble plus avoir aucune trace d'ignominie ou d'hypocrisie. Elle gèle dans son manteau de fourrure noir qui ne la protège plus de rien. S'engouffrer dans la relation avec le narrateur semble être sa seule issue. Pourra-t-il la réchauffer ? La rendre à la vie ? Le narrateur aussi est en hiver : en panne totale dans son travail scientifique, son travail de l'esprit. Il n'a plus accès ni à Schopenhauer, ni à son compositeur de prédilection : Schumann. Prostré dans sa maison où plus rien n'est possible, il gèle, à en devenir fou. Dès son premier regard avec la Persane, quelque chose se réchauffe en lui, il reprend contact avec son travail scientifique sur les anticorps dans la nature, avec la philosophie, avec la musique. L'un et l'autre entendent Schumann comme jamais, dans le silence.

Comment envisagez-vous le travail de l'adaptation d'un récit comme celui-ci ?

Célie : La première idée est de partir du temps zéro de l'écriture, c'est-à-dire quelques mois après le suicide de la Persane, temps pendant lequel le narrateur tente d'en « fixer le souvenir ». L'enquête qu'il mène autour de ce que fut leur relation et le portrait d'elle qui se fait jour peu à peu seront les deux axes principaux qui nous guideront dans le travail d'adaptation, avec toujours le souci de plonger au cœur de la phrase bernhardienne, dans son vertige, dans son souffle – on pourrait dire dans son poumon – comme dans sa recherche infinie de précision, et au fond, de clarté.

Il s'agit donc d'une pensée en cours d'élaboration, voire d'élucidation, énoncée à voix haute. En cela, elle nécessite l'écoute de chaque spectatrice et spectateur pour pouvoir avancer, advenir, et se comprendre elle-même. Pour ce projet, l'idée est vraiment que le quatrième mur n'existe pas, que le narrateur s'adresse dès le début directement au public, comme s'il saisissait, chaque soir, l'opportunité heureuse de briser une solitude qui semble le maintenir au bord de la folie. La parole est contact, et là aussi, sauvetage.

Quant à la présence de la Persane, elle ne cesse de nous faire rêver Claude et moi. Il nous apparaît que la manière la plus forte de la représenter est d'en garder un certain mystère... L'idée est qu'elle se matérialise à l'esprit du narrateur à travers plusieurs séquences filmées qui apparaîtraient à même les murs de la pièce/enceinte où il a trouvé refuge, comme si son souvenir obsédant ne le quittait pas.

Lui reviennent en mémoire les moments de bonheur fou que furent ses rencontres avec elle dans les bois, leurs discussions (pour lesquelles nous recomposerons et inventerons des dialogues). Promenades a d'ailleurs été l'un des titres auquel avait d'abord songé Bernhard... La forêt de conifères dans laquelle ils se retrouvent quotidiennement, est un personnage à part entière du roman. Il s'agirait donc de filmer leurs promenades... la première, celle dont tu parlais, Claude, la silencieuse, qui se déroule sous une pluie battante, mais il y a aussi la promenade entièrement musicale, et celle entièrement philosophique...

Il se peut aussi que la Persane s'invite sans avoir été convoquée. La dernière séquence filmée, celle de leur ultime rencontre, pourrait être en effet une adresse directe d'elle, face caméra, à lui, sur le plateau, en jouant presque sur le trouble de sa présence réelle : « Déçue. Déçue. Vous m'avez déçue. Ne venez plus me voir. Laissez-moi seule. » Ce livre est un uppercut dont les ondes de chocs ont une durée de vie longue. Il tient autant de l'hommage rendu à cette femme d'exception que de l'aveu d'impuissance à avoir pu, à son tour, la sauver. Comme il le fera quelques années plus tard dans *Le Neveu de Wittgenstein*, cet autre ami à qui il n'a pas sauvé la vie, Bernhard s'y livre nu, et ce tourment – ce regret ? – sont sans doute à la source même de la nécessité d'écrire.

Entretien réalisé par Renaud Serraz, Septembre 2022.

PLATEAU

Ouverture Minimale au cadre : 12 m

Ouverture Minimale mur à mur : 14 m

Profondeur minimale : 12 m

Hauteur minimale sous perches : 6,70 m



© Jean-Louis Fernandez

« ... et, aujourd'hui, je ne sais plus combien de promenades j'ai faites avec elle, mais je suis allé me promener avec elle tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, en tous cas je me suis promené plus souvent et avec plus de persévérance avec elle qu'avec aucun autre être au monde, et avec aucun autre je n'ai pu parler sur tous les sujets possibles avec plus d'intensité et de disponibilité intellectuelle, et donc réfléchir avec plus d'intensité et de disponibilité intellectuelle sur tous les sujets possibles et imaginables, et aucun ne m'a laissé regarder plus profondément en lui, et il n'y a jamais eu un seul être au monde que j'ai laissé regarder plus profondément et plus impitoyablement, toujours plus profondément et plus impitoyablement en moi. » **Thomas Bernhard, Oui, Gallimard Folio, p 14.**

« ... J'avais fait la connaissance de Paul, c'est ce que je pense maintenant, juste au moment à partir duquel il s'est manifestement mis à mourir, et j'avais, comme ces notes en font foi, minutieusement enregistré sa mort pendant plus de douze ans. Et de cette mort qui était la sienne, j'avais tiré profit, je l'ai exploitée de toutes les manières possibles. Au fond, je me dis que je n'ai rien été d'autre pendant douze ans que le témoin de sa mort, un témoin qui, de la mort de cet ami, a tiré la plus grande partie de la force qui lui a permis de survivre au cours de ses douze années, et il n'est pas aberrant de penser qu'il a fallu que mon ami meure pour me rendre plus supportable ma vie, ou mieux mon existence, si ce n'est, pendant de longues périodes, pour me la rendre tout simplement possible... » **Thomas Bernhard, Le Neveu de Wittgenstein, Gallimard NRF, p 131.**

« Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconfort se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendît la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières. En Angleterre on crie à celui qui ne se tient pas à cette distance : Keep your distance ! Par ce moyen le besoin de se réchauffer n'est, à la vérité, satisfait qu'à moitié, mais, en revanche, on ne ressent pas la blessure des piquants. Cependant celui qui possède assez de chaleur intérieure propre préfère rester en dehors de la société pour ne pas éprouver de désagréments, ni en causer. » **Arthur Schopenhauer, Parerga et Paralipomena in Aphorismes sur la sagesse dans la vie, Puf Quadrige, p 105.**

ÉQUIPE ARTISTIQUE

CÉLIE PAUTHE / Mise en scène

En 2008, Célie Pauthe crée sa compagnie Voyages d’hiver et met en scène *S’agite et se pavane* d’Ingmar Bergman, produit

par le Nouveau Théâtre de Montreuil, coproduit et présenté au Théâtre National de Strasbourg, à La Criée – Théâtre National de Marseille, au CDN de Sartrouville et au Nouveau Théâtre de Besançon. Elle met également en scène en 2011 *Train de nuit pour Bolina* de Nilo Cruz pour la biennale de création “Odyssées en Yvelines”.

De 2010 à 2014, Célie Pauthe est artiste associée à La Colline – théâtre national ; elle y crée, *Long voyage du jour à la nuit* d’Eugene O’Neill (2011) ; avec Claude Duparfait, *Des arbres à abattre* d’après le roman de Thomas Bernhard (2012). En mars 2013, elle met en scène *Yukonstyle* de Sarah Berthiaume, jeune autrice québécoise, dont la création française a lieu à La Colline- théâtre national, avant une tournée en France et en Suisse. En 2014, elle crée à La Comédie de Reims *Aglavaine et Sélysette* de Maurice Maeterlinck, qui sera ensuite présenté à La Colline – théâtre national.

En septembre 2013, Célie Pauthe prend la direction du Centre Dramatique National Besançon Franche-Comté, où elle crée en janvier 2015 *La Bête dans la jungle* suivie de *La Maladie de la mort*, d’après Henry James et Marguerite Duras, avec Valérie Dréville, John Arnold et Mélodie Richard. En 2016, elle collabore, avec Claude Duparfait, à la mise en scène de *La Fonction Ravel*. Cette même année, elle crée *Un amour impossible*, d’après le roman de Christine Angot adapté par l’auteure, avec Bulle Ogier et Maria de Medeiros ; puis en janvier 2018, *Bérénice* de Racine, accompagnée de *Césarée*, court- métrage de Marguerite Duras. Ces deux pièces seront présentées en tournée pendant trois saisons après leur création, en France, en Suisse, en Espagne et au Portugal. Parallèlement à ces projets, entre 2015 et 2018, Célie Pauthe travaille avec la plateforme Siwa - laboratoire artistique conçu pour susciter des échanges entre des artistes, des intellectuels, des citoyens des mondes arabes et européens - sur un projet autour de *L’Orestie* d’Eschyle, mené par une équipe franco-iraquienne. Après plusieurs saisons de répétitions en France et en Irak, elle cosigne avec Haythem Abderrazak, metteur en scène irakien résidant à Bagdad, le chantier expérimental intitulé *Looking for Oresteia* présenté en septembre 2018 à Besançon, porté par une large troupe d’artistes dramatiques et musiciens français, tunisiens et irakiens. En janvier 2021, elle crée à Besançon *Antoine et Cléopâtre* de William Shakespeare, dans une nouvelle traduction signée Irène Bonnaud, avec une large troupe d’artistes, dont Mélodie Richard et Mounir Margoum, déjà présents dans *Bérénice*. Depuis 2018, parallèlement à sa carrière théâtrale, Célie Pauthe signe également des mises en scène pour l’opéra (*La Chauve-souris* de Johann Strauss avec les jeunes chanteurs de l’Académie de l’Opéra de Paris et *L’Annonce faite à Marie*, de Paul Claudel et Philippe Leroux, distinguée en 2023 du Grand Prix du Syndicat de la critique).

CLAUDE DUPARFAIT / Jeu

Après l'École de Chaillot et le CNSAD de Paris (1988-90), il joue sous la direction de Jacques Nichet dans *Le Baladin du monde occidental* de John Millington Synge, *Silence complice* de Daniel Keene ; avec François Rancillac dans *Le Nouveau Menoza* de Jakob Michael Reinhold Lenz ; avec Bernard Sobel *Le Roi Jean*, puis *Threepenny Lear* de William Shakespeare, *Les Géants de la montagne* de Luigi Pirandello ; avec Giorgio Barberio Corsetti dans *Docteur Faustus* d'après Thomas Mann ; avec Stéphane Braunschweig dans *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, *Amphitryon* de Heinrich von Kleist, *Peer Gynt* de Henrik Ibsen. En 1998, il écrit et met en scène *Idylle à Oklahoma* pièce publiée aux Éditions des Solitaires Intempestifs, d'après *Amerika* de Franz Kafka. En 2001- 2009, acteur de la troupe du TNS, il joue sous la direction de Stéphane Braunschweig, dans *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, *L'Exaltation du labyrinthe* d'Olivier Py, *La Mouette* d'Anton Tchekhov, *La Famille Schroffenstein* de Heinrich von Kleist, *Le Misanthrope* et *Tartuffe* de Molière et il enseigne à l'École du TNS. En 2004, il met en scène *Titanica* de Sebastian Harrisson avec la troupe du TNS. En 2008, il est Edouard II de Christopher Marlowe mis en scène par Anne-Laure Liégeois.

Il rejoint Stéphane Braunschweig à La Colline - théâtre national, avec qui il joue *La Comtesse Geschwitz* dans *Lulu* de Frank Wedekind, Rosmer dans *Rosmersholm*, Gregers dans *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen, Le Metteur en scène dans *Six personnages en quête d'auteur* d'après Luigi Pirandello. En 2010, il reprend le rôle de Cal dans *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Michael Thalheimer. En 2011, il joue dans *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner, mis en scène par Richard Brunel.

À La Colline - théâtre national, on a pu le voir également dans *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard, spectacle dont il a co-signé la mise en scène avec Célie Pauthe en 2012, et pour lequel il obtient le Prix de la Critique 2012 dans la catégorie Meilleur Comédien. En 2014, il travaille avec Michael Thalheimer, dans *La Mission* de Heiner Müller. Depuis

2014, il est artiste associé au TNS. En 2015, il est Cotrone dans *Les Géants de la Montagne* de Luigi Pirandello mis en scène par Stéphane Braunschweig. En 2016, il collabore avec Célie Pauthe pour la création au Centre dramatique national Besançon Franche-Comté de son récit *La Fonction Ravel*, publié aux éditions des Solitaires Intempestifs et présenté au TNS dans le cadre de l'autre saison. Puis il adapte, joue et met en scène deux récits autobiographiques de Thomas Bernhard sous le titre *Le froid augmente avec la clarté* (création au TNS en mai 2017 et reprise à La Colline- théâtre national). En 2018, il est Arnolphe dans *L'École des femmes* de Molière mis en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon- théâtre de l'Europe. Il revient au TNS en 2019 pour la création de *Berlin mon garçon*, pièce commandée par Stanislas Nordey à Marie NDiaye et dans laquelle il interprète le personnage Rüdiger. En 2021, il joue dans *Comme tu me veux* de Luigi Pirandello mis en scène par Stéphane Braunschweig. On le retrouve auprès de Pascal Rambert qui a écrit et mis en scène *Mon Absente*, création 2023.

Il sera, en novembre 2023, dans la prochaine mise en scène de Stanislas Nordey du texte de Christine Angot *Le Voyage vers l'Est*.

MINA KAVANI / Jeu (à l'image)

Mina Kavani est née à Téhéran dans une famille d'artistes. Elle est la nièce de Ali Raffi metteur en scène et réalisateur iranien. Dès l'âge de 16 ans, elle joue sous sa direction et celle d'importants metteurs en scène iraniens. À 22 ans elle s'installe à Paris et entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans la classe de Jean-Damien Barbin. En 2015, elle joue au cinéma le rôle principal de Sara, dans le film engagé *Red Rose* de la cinéaste iranienne Sepideh Farsi. Apparaissant nue dans le film, elle est la cible d'attaques virulentes dans la presse iranienne et qualifiée de « 1^{ère} actrice pornographique », ce qui lui vaudra son exil. Depuis elle continue sa carrière d'actrice en France. Au théâtre, on la retrouve dans le spectacle *Les Forteresses* de Gurshad Shahman (présenté notamment à la MC93 de Bobigny, au Centre Pompidou, et repris au TNB Rennes-Festival mettre en scène en novembre 23, Théâtre de La Bastille en février 24). Elle a également jouée dans la création polyphonique *Persées* d'Alexandra Lacroix (Opéra de Limoges), dans *Malina* et *Impromptu poétique* de Ingeborg Bachmann sous la direction de Barbara Hutt (Maison de la Poésie de Paris, Centre européen de la Poésie festival d'Avignon), et dans *Lazare Station* de Lazare. Elle a également présenté à l'Odéon un récital d'une poétesse contemporaine iranienne majeure Forough Farrokhzad. Elle participe à des stages sous la direction entre autres de Falk Richter (TNS) et de Krystian Lupa qu'elle retrouvera ensuite pour un nouveau travail en commun. Au cinéma, on retrouve Mina Kavani dans le dernier film *No Bears* du grand cinéaste iranien Jafar Panahi, emprisonné depuis juillet 2022 et récemment libéré. Son film a reçu le Prix Spécial du Jury à La Mostra de Venise 2022. Elle a joué tout récemment dans le film *Reading Lolita in Teheran* du réalisateur israélien Eran Riklis aux côtés de sa compatriote Golshifteh Farahani.

ANAÏS ROMAND / Costumes

Après avoir travaillé comme assistante costumes de Franca Squarciapino pour le théâtre et l'opéra, signe depuis 1993 les costumes de nombreux films avec entre autres les réalisateurs Jacques Doillon, Olivier Assayas, Benoit Jacquot, Catherine Breillat, Bertrand Bonello, Stéphanie Di Giusto, Guillaume Nicloux, Xavier Beauvois, Emmanuel Finkiel, Pierre Schoeller, et avec 7 nominations remporte 3 fois le César des meilleurs costumes.

Au théâtre travaille régulièrement avec Pascal Rambert – (*Argument, Une Vie, Actrice, Sœurs, Architecture, Trois Annonciations, Deux Amis, Mon Absente, Ranger, Prima*) Ainsi qu'avec Denis Podalydès, Stanislas Nordey, et Célie Pauthe.

ALINE LOUSTALOT / Son

Formée aux métiers du son et de la vidéo, après avoir tenu le poste de régisseur son au Théâtre National de Toulouse et au Festival d'Avignon, elle a participé à la création sonore, parfois vidéo, de nombreuses pièces mises en scène par Célie Pauthe telles *Yukonstyle* de Sarah Berthiaume, *La Bête dans la jungle* de Henry James, *La Fonction Ravel* de Claude Duparfait, *Un amour impossible* de Christine Angot et *Bérénice* de Racine, *Antoine et Cléopâtre* de W. Shakespeare. Elle travaille notamment avec Bérangère Vantusso (*Le Rêve d'Anna* de Eddy Pallaro), Jacques Nichet (*Braise et Cendres* de Blaise Cendrars) et d'autres metteurs en scène.

SEBASTIEN MICHAUD / Lumières

Diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Art et Technique du Théâtre en 1993, Sébastien Michaud réalise depuis 1999, les lumières des spectacles de Ludovic Lagarde à l'opéra et au théâtre, entre autres pour les textes d'Olivier Cadiot. On peut citer leurs plus récentes collaborations *Quai ouest* Bernard-Marie Koltès (2020), *Sur la voie royale* d'Elfriede Jelinek (2021), *Médecine générale* d'Olivier Cadiot (2023). *La Voix humaine* opéra adapté de Jean Cocteau musique de Francis Poulenc (2013) et *Marta* de Wolfgang Mitterer (2016). Il a par ailleurs notamment travaillé, lumières et scénographies sur des créations de Siegrid Alnoy *Le Rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski (2006), Aurélia Guillet *La Maison brûlée* de Strindberg (2007), Mikaël Serre *La Mouette* de A. Tchekhov (2011) et *Les Enfants du Soleil* de M. Gorki (2013), *Les Brigands* de F. von Schiller (2020), *Vertige* de et mis en scène par Guillaume Vincent (2021).

En 2015, il réalise les lumières de l'exposition Pierre Boulez à la Philharmonie de Paris.

Il collabore très régulièrement avec Célie Pauthe : *L'Ignorant et le fou* de Thomas Bernhard (2006), la scénographie et les lumières de *La Fin du commencement* de Sean O'casey (2007) et de *S'agite et se pavane* d'Ingmar Bergman (2008), les lumières des spectacles *La Bête dans la jungle* d'Henry James suivie de *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras (2015), *La Fonction Ravel* de Claude Duparfait, mise en scène Claude Duparfait et Célie Pauthe (2016), *Un amour impossible* de Christine Angot (2017) *Antoine et Cléopâtre* de W. Shakespeare (2021) *L'Annonce faite à Marie* musique Philippe Leroux (2022).

FRANÇOIS WEBER / images

François Weber est réalisateur son et/ou image depuis bientôt 30 ans. De la jeune compagnie aux théâtres nationaux, en France comme à l'étranger, il a eu l'occasion de participer à de nombreux projets dans des cadres très différents. Si la création occupe la majeure partie de son emploi du temps, sa passion pour le théâtre, sa maîtrise des outils technologiques l'ont conduit vers la formation et la recherche. Enseignant à l'ENSATT ou collaborateur à des projets de recherche (Virage, OSSIA), c'est son grand intérêt pour la scène, la dramaturgie et la scénographie qui le guide à travers toutes ces expériences.

IRINA LUBTCHANSKY / Cheffe opératrice

Irina Lubtchansky a longtemps travaillé avec le directeur de la photographie, William Lubtchansky comme assistante. Depuis une quinzaine d'année elle signe l'image de ses films, principalement avec Rabah Ameur Zaïmèche, Arnaud Desplechin ou dernièrement Noémie Lvovsky ou Yolande Moreau.

Elle intervient régulièrement à la Cinéfabrique ou à la Femis.

REVUE DE PRESSE



CRÉATION OCTOBRE 2023

Une production du CDN de Besançon Franche-Comté
Coproducteur TPR- Centre neuchâtelois des arts vivants

SCÈNES



OUI

THÉÂTRE
THOMAS BERNHARD

Dans la forêt où il s'est isolé, un homme rencontre une fascinante étrangère. Intense adaptation d'un roman fiévreux de l'Autrichien Thomas Bernhard.

Assis de guingois sur un fauteuil de jardin, dans un pantalon de velours fauve, le comédien Claude Duparfait s'apprête à plonger une nouvelle fois dans l'univers de Thomas Bernhard (1931-1989). Une écriture qu'il connaît bien, qu'il respire même, lui qui a adapté ou interprété à plusieurs reprises l'œuvre de l'écrivain et dramaturge autrichien, de pièce de théâtre en monologue autobiographique. Cette fois, la metteuse en scène Cécile Pauthé l'installe sur une scène vide, entre, d'un côté, une bouteille en verre et, de l'autre, un grand sac noir ouvert comme un gouffre.

Dans *Oui*, roman publié en 1978, Thomas Bernhard raconte avec un sens du suspense aussi haletant que désespérant la rencontre en Autriche entre un scientifique parti s'isoler en

forêt et une fascinante femme étrangère. Née à Shiraz, « la Persane » (qu'incarne la talentueuse actrice d'origine iranienne Mina Kavani) s'est enfermée dans le mutisme pour échapper à l'emprise de son mari, dont le seul but est de lui construire une maison-prison sur le terrain le plus pentu et humide possible. Entre ces deux personnages solitaires, le premier regard a lieu chez Moritz, le seul ami du chercheur, capable de le sortir de son « *traquenard mental* ».

Le visage de Claude Duparfait se creuse lorsqu'il interprète, halluciné, ces angoisses dévorantes. Mais s'éclaire quand il évoque les promenades quotidiennes dans la forêt de mélèzes, au côté de cette femme passionnée par la musique du compositeur Robert Schumann et la philosophie d'Arthur Schopenhauer. Et

Devant le film de ses discussions avec « la Persane », un narrateur tour à tour halluciné et apaisé. Claude Duparfait, avec Mina Kavani.

tandis qu'il continue son récit, un film commence au fond de la scène, baignant le spectateur dans un décor de forêt automnale. Deux silhouettes y avancent lentement : la sienne, et celle de la Persane. Leurs pas rythment ce beau tableau vivant, et c'est alors à elle de confier ses tourments indémêlables. Entre le texte clinique de Thomas Bernhard – qui ausculte avec ironie et poésie les abysses névrotiques de la déréliction – et la puissance d'incarnation du comédien, épaulé par un film envoûtant, se joue une superbe et originale alchimie. Qui prendra à la fin, lors d'un geste fulgurant, tout son sens tragique.

— **Emmanuelle Bouchez**

| 1h30 | Du 24 au 28 octobre, Théâtre national de Strasbourg, tél. : 03 88 24 88 24 ; du 24 mai au 15 juin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e.

LE BEL INDIFFÉRENT
MONOLOGUE
JEAN COCTEAU

†

Faire du *Bel Indifférent* de Jean Cocteau (1889-1963) une comédie musicale rock ? Pourquoi pas. Après tout le poig pour li Mais et le nerf gu, cet une an menso beau e sans fi



Et si le b

IDÉES

art&culture

Le grand « Oui » de Cécile Pauthe

Philippe Chevilly

L'homme est assis seul en scène. La lumière est encore allumée dans la salle, quand il se lève et prend le public à témoin... Il va lui confier son histoire. Magnifique et tragique. Comment lui, le scientifique solitaire, terré dans sa maison forestière, était au bord de « la culbute ». Et comment, une femme, la Persane, lui a sauvé la vie, avant de mettre fin à la sienne. Oui à l'amour, oui à la mort...

« Oui » (1980) est un récit bref et ardent de Thomas Bernhard, ultranoir mais brillant d'un fol espoir. Dense, minutieusement construit, il a le côté haletant d'un thriller existentiel. Cécile Pauthe, metteuse en scène ultrasensible, s'en est emparée pour créer son dernier spectacle à Besançon en tant que directrice du CDN. Avec la complicité de Claude Duparfait, comédien bernhardien en diable.

Beauté du film

La Persane est l'épouse iranienne d'un architecte suisse. Le scientifique la rencontre, un jour de désespoir où il est venu vider son sac auprès de son ami agent immobilier. Le couple vient d'acheter le plus mauvais terrain de la localité autrichienne : en pente, humide, toujours à l'ombre. Et le plan de la maison en chantier évoque un tombeau. C'est pour échapper à ce projet mortifère, à ce mari qui l'a rayée de sa vie, que l'Iranienne accepte de partir tous les

jours en promenade dans la forêt avec l'homme. D'abord les deux misanthropes croient se rencontrer. Ils aiment tous deux la philosophie (Schopenhauer), la musique (Schumann), mais leur idylle va tourner court. L'homme ne peut réchauffer le cœur

glacé de la femme, leurs conversations s'épuisent...

la Persane renvoie l'homme, elle se terre dans son mausolée. Elle a dit oui au suicide et va l'exécuter...

Dans la mise en scène tout en tension et en subtilité de Cécile Pauthe, la femme n'est pas présente physiquement en scène, mais elle l'est à l'image, incarnée par l'actrice Mina Kavani. Sur un grand écran, au fond de la scène, se déroulent les promenades brumeuses dans la forêt de conifères. La beauté du film en tons gris-vert, le va-et-vient délicat entre l'écran et le plateau abattent la frontière entre théâtre et cinéma. Les spectateurs sont intimement plongés dans le maelstrom des deux âmes brisées.

Claude Duparfait porte au plus haut l'humanité désolée de son personnage, tour à tour exalté et résigné, superbe et misérable. Magnétique, Mina Kavani crève littéralement l'écran et bouleverse dans la scène où, recluse dans sa chambre, dans la pénombre, elle fait ses adieux à l'amour et à la vie. « Oui » est un spectacle rare, qui nous renvoie à notre solitude, à notre besoin de l'autre, un beau geste tragique qui tout à la fois nous console et nous anéantit. ■

THÉÂTRE

Oui

de Thomas Bernhard.

Mise en scène

de Cécile Pauthe.

CDN de Besançon Franche-

Comté, jusqu'au 21 octobre.

Strasbourg, TNS, du 24 au

28 oct. 2023. Paris, Odéon,

du 24 mai au 13 juin 2024.

1 h 50.

Dans une forêt de mélèzes sur les pas de Thomas Bernhard

THÉÂTRE Cécile Pauthe met en scène *Oui*, du dramaturge autrichien.

Un monologue intérieur fulgurant, interprété par Claude Duparfait, époustouflant.

Besançon (Doubs), envoyée spéciale.

Cécile Pauthe s'était déjà aventurée en terres bernhardiennes avec Claude Duparfait. C'était il y a quelque temps, avec *Des arbres à abattre*, adaptation brillante d'un roman aussi cruel que jubilatoire. Cette fois-ci, la metteuse en scène, et encore directrice jusqu'en décembre du centre dramatique de Besançon, monte *Oui*, une nouvelle peu connue de Thomas Bernhard.

Dans un coin reculé d'Autriche où il a trouvé refuge fuyant les lumières de Vienne, un homme, qui a pour seul nom « le narrateur », vit « barricadé dans (sa) maison, dans (son) cachot de travail » et ne fréquente qu'un vieil ami, Moritz, agent immobilier. Débarquent « les Suisses », qui, à la surprise générale, achètent un terrain pentu, rongé d'humidité, réputé invendable. Un couple mystérieux. Surtout elle, « la Persane », emmitouflée dans son manteau de mouton noir, belle femme mutique.

Étrange monologue que cette confession à cœur ouvert où le narrateur est à la fois conteur et observateur de son propre récit. Entre lui et la Persane, une

relation magnétique va s'installer, un coup de foudre intellectuel. Ils ont en commun une passion pour Schumann et Schopenhauer, la poésie du grand poète persan Saadi. Ensemble, ils vont s'aventurer dans la forêt de mélèzes dans une quête spirituelle et nouer une relation complice, loin des conversations grossières du village. Mais c'est comme si ce chemin oscillait entre folie et suicide devant l'impossibilité d'être au monde, d'être de ce monde. L'écriture de Bernhard vous happe. Remettant sur le métier des interrogations existentialistes qui restent sans réponse, si ce n'est la mort, une mort précédée d'une lente agonie dont nous sommes les témoins impuissants, Thomas Bernhard provoque des déflagrations intimes à chaque endroit du récit.

PROMENADES MUSICALES ET PHILOSOPHIQUES

Claude Duparfait maîtrise à la perfection cette partition, laissant entendre la musicalité de cette langue aussi baroque que singulière. Seul sur le plateau avec, pour unique accessoire, un vieux fauteuil, il raconte ces promenades musicales et philosophiques, l'émerveillement puis l'éloignement, jusqu'à n'éprouver que de l'animosité,

avec cette femme si troublante. On l'imagine errer dans la « pièce aux livres », la « pièce aux araignées » ou la « pièce aux classeurs », où s'amassent livres et notes prises au cours de toute une vie. Il nous fait éprouver dans notre chair l'humidité de cette campagne peu aimable, ce froid qui vous envahit et paralyse vos sens. C'est « incroyable la rapidité avec laquelle une relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement », dira-t-il. Duparfait rend perceptible la mauvaise conscience, puis ce sentiment de tristesse qui envahit son personnage, laissant des phrases en suspens, les ralentissant parfois pour que chaque mot nous atteigne.

La mise en scène de Cécile Pauthe, fluide, épurée, épouse les méandres du récit. En ayant recours à des instants filmés dans les sous-bois où apparaît, alors, la Persane, interprétée par Mina Kavani, la metteuse en scène sublime cette partition poétique et l'éclaire, magistralement. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Créé au CDN de Besançon, le spectacle se joue du 24 au 28 octobre au TNS et du 24 mai 2024 au 15 juin à l'Odéon Paris 6^e.

MEDIAPART,
20 OCTOBRE 2023-JEAN-PIERRE THIBAUDAT

« Oui », oh oui !

Pour son dernier spectacle à la tête du CDN de Besançon, Cécile Pauthe retrouve l'acteur et metteur en scène Claude Duparfait, encore une fois avec un texte de Thomas Bernhard, « Oui », un sublime récit. La troublante actrice iranienne Nina Kavani accompagne le plus que parfait Duparfait seul en scène, dans une longue partie filmée. Une histoire d'amour, de mort et de jardins secrets.

Il existe, au moins virtuellement, un club des grands brûlés de Thomas Bernhard. De temps en temps, le frère de Bernhard qui veille sur l'oeuvre, convie les grands brûlés dans l'une des demeures de l'auteur d' *Extinction* et autres *Place des héros* . On y voit, parmi d'autres, Krystian Lupa dialoguer avec Claude Duparfait, Cécile Pauthe écouter Claus Peymann raconter ses souvenirs du Burg theatre, etc. A l'invitation du frère, on porte un verre aux grands bernhardiens disparus comme l'acteur Serge Merlin ou le metteur en scène Alain Olivier, le premier à avoir monté en France une pièce de Thomas Bernhard.

Rien d'étonnant donc, à ce que Cécile Pauthe et Claude Duparfait aient eu envie de retrouver une nouvelle fois Thomas Bernhard. Ensemble, ils avaient affronté la bête en cosignant en 2012 la mis en scène de *Des arbres à abattre*. A l'issue des représentations, en bon fanatique de l'auteur, Claude Duparfait avait emporté chez lui le fameux fauteuil à oreilles du décor. Auparavant, Cécile Pauthe s'était fait remarquer en mettant en scène *L'Ignorant et le fou* au TNS en 2006, spectacle que je me souviens avoir vu au TGP. Et, ultérieurement, sous le titre *Le froid augmente avec la clarté*, Duparfait avait adapté, mis en scène et joué deux récits autobiographiques de Bernhard au TNS en 2017 puis à la Colline.

Claude Duparfait parle de Thomas Bernhard comme « un frère d'inquiétude », autant dire qu'il ne peut vivre sans lui. C'est lui qui, il y a deux ans, a parlé de Oui à Cécile Pauthe en lui lançant « et si on y retournait ? ». « *Je me souviens avoir pâli et rougi en m'ê me temps, Oui est de tous les romans de Bernhard celui qui m'a le plus poursuivi et hanté* » raconte Cécile Pauthe. Ils se sont donc retrouvés, autour d'un texte de Thomas Bernhard ; non conçu pour le théâtre mais qui s'y love pleinement, tant l'oralité habite son écriture.

Oui est un texte relativement court, 69 pages dans l'édition Quarto des *Récits 1971-1982* (Gallimard). L'adaptation pour la scène à laquelle se sont livrés Cécile Pauthe et Claude Duparfait en accentue la condensation tout en ayant recours au film pour enrober la relation qui se noue entre le narrateur et « la persane ».

C'est une double déflagration. Après des semaines sans lui avoir donné de nouvelles, le narrateur en panne dans ses « *études sur les sciences de la nature* », sort de son « *état d'apathie* » et vient chez son ami Moritz, agent immobilier, l'être dont il se sentait « *le plus proche* » pour lui dire « *la face cachée* » de son existence « *déjà totalement dévastée par la maladie* ».

Cependant, le même jour, dans l'après-midi, arrive chez l'agent immobilier, un couple de Suisses. L'homme qui construit des centrales électriques dans le monde entier, veut acheter un terrain que l'agent immobilier a sur les bras depuis dix ans, « *un pré humide et froid, plongé dans l'ombre la plus grande partie de de la journée* » et située « *de l'autre côté du cimetière* ». En fait, le Suisse veut y construire une maison sommaire, et y enterrer sa femme en quelque sorte, tandis qu'il rejoindra son amante, sud-américaine comme on l'apprendra plus tard.

Le narrateur observe cette femme d'origine iranienne qu'il surnomme la persane, il observe la façon dont elle regarde son mari « *les yeux plein de haine et d'ennui* ». Il pressent en elle « *une partenaire possible de conversations et de pensées* » et près vite il lui propose de faire une promenade dans la forêt de mélèzes. Et avant même de nous relater quoi que ce soit d'autre, le narrateur nous dit qu'à l'issue de cet épisode de sa vie, il a été à deux doigts « *de faire la culbute* », de se tuer.

Cette rencontre avec la persane le régénère, le sort de ses semaines d'insomnie. « *J'ai très souvent pensé depuis que cet après-midi-là, elle était effectivement venue pour me sauver* »

S'en suivent bientôt plusieurs séquences filmées où l'on voit le narrateur (Claude Duparfait) se promener dans une forêt de mélèzes avec la persane (Mina Kavani) d'abord silencieusement, puis en se parlant.

Au retour de la première promenade le narrateur retrouve deux de ses passions et hantises : *Le monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer et la musique de Schumann. Et, d'un coup, il a envie de reprendre ses travaux scientifiques. Miracle de l'amour naissant, cependant Thomas Bernhard fait en sorte d'éviter ce mot.

Lors de la seconde promenade, la relation se poursuit, s'instaure un dialogue entre les deux. Lucide elle sait pourquoi son mari a acheté ce terrain lugubre

: « *pour me tuer. M'enterrer vivante* ». Elle avait « *tout quitté* », « *tout perdu* », pour lui. Plus tard au moment de quitter le narrateur, elle lui lancera : « *vous m'avez sauvée* ». Ainsi va l'amour en forêt. Aussi éphémère que violent et profond. Comment vivre après cela ? La persane se jettera sous les roues d'un camion. Le narrateur fera son deuil, en « *écrivain* » son récit. L'un des plus beaux de Thomas Bernhard

Alors avec la complicité implicite de Thomas Bernhard, et celle explicite de l'actrice iranienne Mina Kavani, Claude Duparfait et Célie Pauthe glissent dans le spectacle une séquence qui n'est pas dans le texte mais semble en émerger : « Vous vous rappelez de ce passage où Schopenhauer cite Saadi le grand poète persan ? » demande la persane au narrateur et de citer le passage. Beau moment d'une promenade philosophique. Qui sera suivi d'un autre moment tout aussi beau et en marge du récit, celui d'une « promenade musicale ». Au milieu de la forêt un chant d'oiseau évoque au narrateur L'oiseau prophète de Schumann et la persane cite alors un vers magnifique de la poétesse persane Forough Farrokhzad : « souviens-toi du vol, l'oiseau peut mourir. ».

Le narrateur dit que c'est la poétesse que la persane aimait « *par-dessus tout* ». Oui mais quelle persane ? L'héroïne de Bernhard ou l'actrice du spectacle ? L'actrice, assurément, puisque ce passage bernhardien n'est pas signé

Thomas Bernhard. Au moment où on voit filmée la persane Mina Kavani à Besançon, elle est sur la scène du théâtre de l'Athénée (lire ici) où elle interprète *l'am deranged* ...un titre emprunté à la poétesse persane Forough Farrokhzad, morte à 33 ans dans un accident de voiture.

Bel entrelacement entre ces êtres, ces rêves et ces mots. A l'écran la présence de Nina Kavani est aussi énigmatique que doucement intense, quant à Claude Duparfait, sur la scène, assis sur une chaise ou debout, il est chez lui dès lorsqu'il pousse la porte d'une phrase de Thomas Bernhard. Il en respire l'esprit, en épouse les modulations, en savoure les méandres et en déroule les roueries. Quant à Célie Pauthe, après une pléiade de beaux spectacles, avec *Oui*, elle termine en beauté ses neuf années passées à la tête du CDN de Besançon. Oui, est aussi le dernier mot du récit de Bernhard. C'est la réponse que la persane avait donné, en riant, au narrateur qui lui demandait si elle se tuerait un jour.

L'ŒIL D'OLIVIER – 17 OCTOBRE 2023

Le duo Pauthe-Duparfait dit un intense Oui à Thomas Bernhard

Fiévreux, il tremble, hésite. Puis dans une salve, les mots se bousculent à grands flots. Brûlants, ils le libèrent de ce trop plein de souvenirs, des fantômes du passé qui hantent autant qu'ils habitent ses jours, ses pensées. Ermite, misanthrope, il vit loin du monde, dans une maison cachée derrière une forêt dans une région reculée d'Autriche. Scientifique à ses heures perdues, il tente des expériences sur les anticorps de la nature, s'enferme chaque jour un peu plus dans sa neurasthénie. La dépression le ronge. Un temps, à peine quelques mois, il crut s'en libérer. De ce court moment, il garde en lui une force de vie, d'étranges sensations, un garde-fou salvateur. Cela faisait plusieurs mois, qu'il n'était pas sorti de chez lui, n'avait pas parlé à un autre humain. La coupe était prête à déborder. Pour ne pas sombrer, il s'était réfugié chez son unique ami Moritz sa dernière attache à la vie, pour enfin tout lui dire de ses maux, de son état dépressif.

Une rencontre a tout changer. Agent immobilier, Moritz recevait, au même moment, la visite d'un couple de suisses, qui venait d'acquérir pour ses vieux jours, un terrain considéré comme invendable, car sombre et humide. Face au narrateur, la femme au teint mat, aux yeux bleus, se tient droite, muette. La Persane (à l'écran la ténébreuse Mina Kavani), puisque c'est ainsi qu'il la nomme, l'intrigue, le trouble. Il y a chez elle, dans son regard, un je-ne-sais quoi qui le renvoie à sa propre solitude, sa propre maladie. Entre eux, sans qu'il ait besoin de se parler, naît une connivence, une complicité immédiate. Ensemble, il décide d'aller le lendemain se promener dans la forêt de mélèzes voisines. La magie opère. L'un semble être le double de l'autre. **Schopenhauer, Schuman**, le dégoût du monde, de la vie, les sauvent un temps, les maintiennent à flot, éloignent toutes idées suicidaires. Mais quand on ne se supporte pas soi-même, comment aider l'autre ?

Un voyage au bord du précipice

En adaptant *Oui*, l'un des courts romans autobiographiques de **Thomas Bernhard**, dont ils sont tous les deux passionnés, **Célie Pauthe** et **Claude Duparfait** portent au plateau une parole intemporelle, qui dit tant du mal être qui gangrène nos sociétés européennes, de sa propension à se refermer sur elle-même, à voir l'autre comme un étranger porteur de tous les maux. La plume de l'auteur autrichien est sombre tant son encre est irriguée par ses propres angoisses, son abattement. Mais, et c'est toute la beauté de sa prose, elle est émaillée de fulgurance, d'éclats de lumières irradiants. C'est d'ailleurs ce contraste permanent entre la vie exaltée et les ténèbres de la

neurasthénie du dramaturge que les deux artistes mettent sous les projecteurs, qui éclairent la scène, et dans une moindre mesure la scène.

Entremêlant confessions des temps présents et images vidéo des moments plus ou moins heureux du passé, **Célie Pauthe** signe une mise en scène épurée, tout en retenue délicate, donnant ainsi au texte puissant et lucide toute sa profondeur, son intelligible fatalité. Dans ce bel écrin nu, **Claude Duparfait** se glisse avec gourmandise dans les mots de **Bernhard**, en révèle toute la force mélancolique. Jouant sur l'ambiguïté sexuelle du narrateur, qui oscille entre son amitié absolue pour Moritz et cette passion violente pour la Persane, il explore avec une justesse, une jouissance inouïe les méandres de pensées de l'auteur, nous tient en haleine jusqu'au bout, dévoilant dans un dernier souffle toute l'absurdité de l'existence, celle du souvenir fantasmé d'une femme jadis fréquentée, celle de l'auteur face à ses propres fantômes.

Hotello 19 octobre 2023 -VÉRONIQUE HOTTE

L'auteur autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) vivait entre sa ferme fortifiée d'Ohlsdorf, en Haute Autriche, et Vienne : il a très tôt souhaité « se réveiller et avoir une maison... », le désir de « trouver... une place en ce monde » et de « fonder son propre paysage ».

Le lien métaphorique entre bâtiments concrets et construction intérieure de soi est manifeste, comme la tentative de maîtriser sa propre situation, via des travaux sans fin de restauration. Plus les bâtiments sont délabrés, plus l'auteur/narrateur leur est attaché.

Oui (1978) est la rétrospective autobiographique d'une phase immobilière et de relations de longues années d'amitié, de 1965 à 1975, avec le marchand de biens Karl Hennetmair (H. Höller, *T.B., Une vie*, L'Arche). Dans le récit, celui-ci, nommé Moritz, est en même temps le public auquel se confie le narrateur.

L'écriture fait retour sur la nécessité de raconter, de revenir sur ces années de jeunesse, et sur tous les êtres fréquentés et aimés, avec lesquels il s'est construit. Vieillesse, désillusion, échec, introspection, nulle complaisance articulent cet impitoyable flux verbal.

« La Persane » défunte est à la naissance de la narration, à cette époque où le narrateur s'efforce d'accomplir, de mauvaise grâce, un travail scientifique sur les anticorps dans la nature le reflet d'une posture et d'une écriture comme empêchées de commencer. Heureusement, il existe la musique de Schumann et la philosophie de Schopenhauer.

Célie Pauthe, directrice du Centre dramatique national de Besançon Franche-Comté jusqu'à la fin de l'année, retrouve Thomas Bernhard qu'elle connaît bien et son interprète privilégié le clairvoyant Claude Duparfait dans le rôle du « narrateur-visionnaire » relatant cet attachement à la Persane, rencontre émouvante qui l'a sauvé de son propre désespoir.

La figure féminine disparue qui non seulement s'est éloignée de son pays, mais étouffe sous l'emprise conjugale, connaît un destin tragique : le Suisse, son mari, achète un mauvais terrain et y bâtit une maison de béton aux « murs humides et froids » pour y enfermer son épouse, « sorte de féminicide par maison interposée », pour la conceptrice.

A l'orée de la représentation, Claude Duparfait, simplement assis sur sa chaise, propose au public de lire un extrait de Schopenhauer, évoquant l'image collective des porcs-épics qui s'attirent puis se repoussent alternativement : « Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent à nouveau... » (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie* .)

Sur scène, Claude Duparfait se glisse avec aisance dans le souffle et le phrasé bernhardiens qu'il fait siens, révélateurs de cette névrose obsessionnelle universelle donner sens à sa vie et qui alimentent la dynamique poétique si particulière de cette écriture, entre énonciation, répétition, envoûtement et patiente élucidation en cours.

Reviennent à l'esprit du narrateur et à l'image sur écran pour les spectateurs, des souvenirs poignants : les promenades dans la forêt de mélèzes avec la femme secrète, ces lieux où se sont noués des liens sentiments et regards en accord sur le monde.

Tension émotion et esthétique d'une entente non avouée qui s'accomplit dans la Nature avec chants d'oiseaux, bois d'arbres et vent dans les feuilles d'automne, sous la lumière de saison, avec la présence solaire de Mina Kavani, Persane mélancolique marchant près du Narrateur belle conversation approfondie entre des êtres en alerte, isolés des autres.

Le public entre la scène et l'écran est à l'écoute d'une séance bernhardienne fascinante puisqu'on y voit vivre l'amour et l'amitié, et l'impossibilité que perdure l'accord existentiel éprouvé. De désespoir, le manteau noir de peau retournée, récupéré de la défunte et endossé plus tard par le narrateur, est rageusement jeté à terre en un geste magnifique.

CONTACTS

Direction artistique

Célie Pauthe

06 15 22 71 55 - celie.elsa@gmail.com

Production / Administration

Geneviève de Vroeg-Bussière

06 63 96 24 12 – prod.vdh@gmail.com

COMPAGNIE VOYAGES D'HIVER

Siège social : 10 rue de l'Est, 93260 Les Lilas

Identifiant SIREN : 508 196 201